



1939-45

AOÛT 1944

## NOS ARTILLEURS A LA BATAILLE DE TOULON

par Jean Debay (X 1931), évadé de France, commandant la Compagnie de canons du 6ème R.T.S.

**X RESISTANCE**

5, RUE DU HAMEAU  
92190 MEUDON

27/03/2000

## NOS ARTILLEURS A LA BATAILLE DE TOULON

Parmi les événements de guerre auxquels plusieurs d'entre nous ont été mêlés, la prise de Toulon mérite une mention particulière ; c'est là qu'en août 1944 se sont trouvés côte à côte les combattants de toutes origines destinés à former la première Armée française. "Dans les entreprises humaines, écrira plus tard le Général de GAULLE en évoquant cette bataille, il advient qu'en vertu d'un effort de longue haleine on obtienne soudain un élan unique d'éléments divers et dispersés". A cet élan nous étions, nous autres polytechniciens, d'autant plus aptes à contribuer qu'il s'agissait de libérer une place tenue par 25.000 Allemands retranchés dans des ouvrages fortifiés et des points d'appui organisés, imprenables sans le concours de nos armes de prédilection : le génie et l'artillerie.

Sans doute, l'Armée de l'air et la Marine participaient-elles aussi aux opérations ; mais les missions de l'aviation auxquelles prenaient part des équipages français basés en Sardaigne, consistaient en bombardements systématiques excluant toute possibilité d'adaptation aux fluctuations du combat de nos forces terrestres ; quant à l'appui naval que le Général de LATTRE avait expressément sollicité, une escadre alliée à laquelle s'étaient joints le cuirassé "Lorraine" et les croiseurs "Georges Leygues", "Montcalm" et "Emile Bertin", se chargeait de l'assurer : ses tirs étaient réglés avec précision, mais leurs déclenchements exigeaient d'assez longs délais et il fallait les interrompre chaque fois que nos navires manoeuvraient pour échapper au feu des batteries de côte adverses dotées de pièces à plus longue portée que les leurs. A notre artillerie de campagne, dès l'instant où elle est à pied d'oeuvre, on ne peut attribuer ni les mêmes retards ni le même manque de continuité dans l'action : le jumelage de chacun de ses groupes avec un régiment (ou une brigade) d'infanterie au sein de "groupements tactiques" composés d'unités entraînées à travailler ensemble, la lie étroitement aux fantassins dont elle est en mesure de satisfaire presque instantanément les demandes en y incluant sa participation aux concentrations prévues à l'échelon divisionnaire ; les changements de positions de ses batteries s'effectuent tour à tour sans nuire à la disponibilité d'un nombre suffisant d'entre elles, et le recours à de tels procédés confère à son emploi souplesse et efficacité.

## LA POUDRIERE SAINT-PIERRE

Le cas de la poudrière Saint-Pierre, "énorme obstacle" barrant l'accès nord de la ville au groupement tactique du 3ème Régiment de Tirailleurs Algériens, est une illustration de ces qualités.

Auprès des tirailleurs dont il a gagné la confiance au cours des campagnes de Tunisie et d'Italie, notre camarade GENAY (promo 31), commandant la 5ème batterie du 67ème Régiment d'Artillerie d'Afrique, représente son groupe ; il couvre la progression d'une compagnie sur le massif dominant l'ouvrage. Le 21 août cet ouvrage, encerclé, résiste à toutes les attaques ; il comporte, entourée des bâtiments d'un arsenal, une cour intérieure sur laquelle débouchent quatre galeries creusées dans la montagne, les unes réservées au stockage des obus et torpilles, les autres utilisées comme abris où se terre, avec son armement, la garnison forte de 450 hommes. La charge de vaincre sa résistance change de main ; le Colonel de LINARES, responsable de l'opération la confie à une compagnie du "bataillon de choc" auréolé des faits d'armes accomplis deux mois plus tôt à l'île d'Elbe ; mais c'est toujours GENAY qui fournit l'appui d'artillerie ; il règle une de ses pièces sur les superstructures et après quelques coups percutants poursuit son réglage en fusant à bonne hauteur au-dessus de la cour intérieure ; les Allemands sont en train d'y décharger un wagon de munitions ; il passe aussitôt au tir d'efficacité avec toute son unité ; une violente explosion se produit, dégageant une fumée noire que le vent rabat sur les pentes abruptes du mont Faron ; dans la soirée il se glisse jusqu'à un créneau d'où il peut constater l'effondrement d'une des galeries et voir nos ennemis occupés à extraire des décombres les corps de leurs camarades.

Leurs lourdes pertes ne les empêchent pas le lendemain matin, 22 août, de tenir en respect la compagnie de choc prise sous le feu d'un char surgissant d'un tunnel encore intact ; appuyé par une mitrailleuse quadruple de D.C.A. et par les armes automatiques des snipers, ce char prend juste le temps de lâcher ses rafales avant de disparaître en marche arrière ; il renouvelle cette manoeuvre plusieurs fois et sa mobilité le sauve d'une complète destruction. Un tir d'arrêt bien ajusté permet à notre section de tête de se replier tandis que le Colonel de LINARES décide de reprendre l'affaire dans l'après-midi avec le soutien d'un détachement de sapeurs, de deux chars légers et de deux tanks destroyers. L'entrée en jeu de ces renforts et les coups au but de nos obusiers nous aident à obtenir à 17 heures la reddition des défenseurs postés à l'extérieur. A 21 heures, l'assaut général est donné ; notre artillerie a suspendu ses tirs et ce sont au contraire les batteries de côte allemandes qui, averties de la chute imminente de notre objectif, bombardent ses assaillants ; ces derniers n'ont en revanche plus à craindre le char ennemi endommagé lors des affrontements du matin. Guidé au travers des mines, un de nos tanks destroyers pénètre par une brèche dans la cour de l'arsenal et de quelques dizaines de mètres "envoie ses obus à toute volée dans les galeries d'où les survivants tentent de sortir en masse". Les "chocs" et les tirailleurs, armés de mitraillettes et de grenades, les sapeurs munis de lance-flammes "se ruent sur eux". A 21 heures 45, la poudrière est conquise ; elle nous livre 180 prisonniers, dont 60 grièvement blessés, et plus de 250 cadavres jonchant le sol.

Ainsi se termine l'épisode de la bataille de Toulon que le Général de LATTRE, en le comparant à la prise du fort de Douaumont, considère comme le plus glorieux. S'il est juste de le citer en premier, ce ne peut cependant être qu'à titre d'exemple, car chacun des points auxquels se heurtent nos troupes, donne lieu au déroulement d'un scénario du même genre.

### **LE GOLF HOTEL D'HYERES**

Le plus redoutable pour la première Division de Marche d'Infanterie (ex-première D.F.L.) est celui du Golf Hôtel d'Hyères. Situé en avancée de la ville au pied des collines des Maurettes et à proximité de la Route Nationale 98, cet immeuble de cinq étages, relié par un tunnel à une sortie camouflée permettant à ses occupants de rejoindre des postes de combat dans les maisons environnantes et aux lisières du terrain de golf, est entouré d'obstacles (champs de mines et réseaux de barbelés) battus par le feu d'une artillerie disposant sur la plus proche colline, à la cote 186, d'un observatoire remarquablement aménagé comportant deux étages de souterrains et, à dix mètres de profondeur, un poste de commandement de tir. Pour entrer dans Hyères il faut d'abord, à courte portée de ces positions tenues par un bataillon de volontaires arméniens encadré par les Allemands, traverser la rivière du Gapeau sur laquelle les ponts ont été détruits. Le Général BROSSET, commandant la Division donne l'ordre de le faire de vive force dans la soirée du 19 août, puis il se ravise et, annulant cet ordre, se contente de prescrire à sa quatrième brigade de procéder par "infiltrations". Ce 19 août en fin de matinée, la Flotte a pilonné l'observatoire 186 ; le lendemain à 10 heures, le croiseur américain "Augusta", d'une salve de quinze coups de 203, ouvre trois brèches dans les étages supérieurs de l'hôtel ; l'artillerie divisionnaire prend le relais et exécute un tir de 20 minutes sur le même objectif, mais elle ne peut qu'encager la zone où nos combattants en s'infiltrant, servent de cibles à nos adversaires, et il s'avère impossible aux pelotons motorisés comme aux sections d'infanterie, d'emprunter la Nationale 98 ou tout autre itinéraire longeant cette voie sans avoir à subir de graves pertes en hommes et en matériel. Il faut donc faire sauter ce verrou en priorité.

Le 21 août au matin, l'assaut de deux compagnies l'abordant de front se solde par un échec. Heureusement depuis quelques heures, le "Bataillon d'infanterie de marine et du Pacifique" est en mesure de l'attaquer par derrière dans des conditions beaucoup plus favorables ; il a franchi le Gapeau le 20 et s'est soustrait aux vues en gravissant les pentes boisées des Maurettes. Sa première compagnie, composée de Tahitiens et de Néo-Calédoniens survivants des précédentes campagnes, partant d'une colline qu'elle a occupée plus au nord, a essayé deux fois en pleine nuit de s'emparer de la cote 186 ; elle y est parvenue après le lever du jour. De l'observatoire dont elle s'est rendue maîtresse au nord-ouest de l'hôtel, il est maintenant facile de

repérer dans la plaine toutes les défenses. Le temps de trouver dans le bataillon disséminé sur les hauteurs un nombre suffisant de volontaires non encore épuisés par leurs trois jours de marches, de veilles et de combats, puis de constituer avec eux des commandos entre lesquels sont réparties les tâches, l'opération est montée. Les hommes dévalent la cote 186 par un ravin où ils se terrent pendant la préparation d'artillerie. Celle-ci débute à 18 heures par "une double massue de 3 minutes des 155" propre à démolir les installations défensives ; après une pause, les 105 interviennent à leur tour afin d'entretenir sur les défenseurs de l'immeuble et de ses abords l'effet produit par les 155 ; le tir est renouvelé ; sa fin est marquée deux minutes par l'emploi de fumigènes. Dès leur apparition, les groupes d'assaut foncent vers le bâtiment noyé dans la fumée ; ils y pénètrent mais ne rencontrent dans les étages que des guetteurs "abrutis et affolés" par le bombardement au point d'être incapables de leur opposer une véritable résistance. La découverte du tunnel souterrain est plus fructueuse ; elle met fin à l'opération couronnée par le dénombrement de 40 morts et de 160 prisonniers. La route côtière s'ouvre à la 1ère D.M.I. dont les unités sont libres de rejoindre sans trop de dommages les éléments déjà rendus sur place par infiltration et de parachever l'occupation d'Hyères.

Ce résultat est acquis peu avant la chute de la poudrière Saint-Pierre et les deux événements, l'un à l'est, l'autre au nord, servent d'introduction à la phase décisive que le Général de LATTRE intitulera "démantèlement de la ceinture extérieure du camp retranché".

### **DU MONT REDON A LA COLLINE DU TOUAR**

Pour enfoncer cette ceinture au nord des Maurettes dans une zone au relief accidenté, la 2ème Brigade doit faire monter en ligne toutes ses unités, épaulées à leur droite par un bataillon de la 1ère Brigade chargé au départ d'enlever les casemates bétonnées des Pousselons, et à leur gauche par le B.I.M.P. La progression qui, du 21 au 23 août, va conduire ces forces du mont Redon, conquis le 20, jusqu'à la colline du Touar aux portes de Toulon, s'effectue au prix de nombreux affrontements que leur imposent d'incessantes contre-attaques. Exposées aux coups des batteries de campagne et d'ouvrages fortifiés adverses, elles bénéficient en contrepartie d'un soutien d'artillerie diversifié : à l'accompagnement immédiat de leurs compagnies de canons et à l'appui direct des quatre groupes organiques d'obusiers de la division sont venus s'ajouter sur un champ plus étendu en portée et en direction, les tirs de contrebatterie et de destruction, ponctués de coups au but, de trois autres groupes, lourds et longs, mis à leur disposition par l'Armée. L'ossature de ce dispositif est constituée par le "Premier Régiment d'Artillerie" où se superpose aux groupes d'appui direct une A.D. très étoffée comprenant une "section aviation" dont les appareils en plus des réglages se livrent à la détection d'objectifs ;

elle est complétée par le "Régiment d'Artillerie Coloniale du Levant" qui n'a engagé qu'un seul de ses propres groupes, mais qui pour en coiffer deux autres lourds fournis l'un par le 65ème R.A.A., l'autre par les Américains, dispose d'un Etat-Major de Groupement entièrement organisé et équipé. Ainsi se conjuguent dans un ensemble cohérent les moyens de deux unités fortes de l'expérience acquise au cours de leur rude campagne d'Italie qu'elles ont interrompue pour venir s'intégrer dans les premières vagues du débarquement de Provence.

Le 1er R.A. compte dans ses rangs dix de nos camarades ; à côté de GRAVIER (promo 31), sapeur poseur de mines, ils étaient cinq à Bir Hakeim où trois d'entre eux (GUFFLET, 31, BRICOGNE, 32 et BOURGET, 36) ont trouvé la mort ; MORLON, artilleur colonial de la promo 33, et SAUNAL, ingénieur du corps des mines de la 40, sont témoins de cette époque ainsi que MARSAULT (32) qui d'un autre point du désert avait réussi à replier ses pièces au terme d'un parcours "hérissé de difficultés". Les recrutements en maintenance ou en complément d'effectifs ont ensuite en dépit des pertes (BRIARD et SOULEAU, 34) permis de porter à sept le nombre des nouveaux venus : trois de la 34 (DARRASSE, FLEURY et MESSAGER), un de la 37 (HORGUES DEBAT), un de la 38 (COMPAIN, passé par Londres) et deux de la 41 (MANTOUX et ROUGE). Ces derniers ont "fait le mur" à la fin du premier trimestre de leur seconde année d'Ecole et vingt mois après reprennent pied sur le sol métropolitain ; ils appartiennent au deuxième groupe, ROUGE à la 4ème batterie sous les ordres de MORLON, MANTOUX à la 5ème que MARSAULT a abandonnée pour prendre la tête du troisième groupe. Le 26 août, lors de la réduction des ultimes résistances de la presqu'île de Saint-Mandrier, MANTOUX se comportera en artilleur confirmé en effectuant avec succès le réglage servant à déterminer les éléments de tir de la concentration finale.

A l'ordre de bataille du seul groupe engagé (le premier) du R.A.C.L. figurent cinq de nos camarades : l'un d'eux (Maxime CITROEN, 38) ayant été détaché pour être breveté observateur en avion puis s'initier au pilotage, ils ne sont que quatre à participer aux opérations : COMERRE (31) et CHARBONNEL (39) à l'Etat-Major, ROBIN (32) commandant la 1ère batterie et son lieutenant VAN DEN BOGAERT (38). Quant au groupe du 65ème R.A.A. jumelé avec celui du R.A.C.L., il est lui-même commandé par le Chef d'escadron de BODINAT (promo 21) qui l'a également amené d'Italie.

### **LES DEUX SOLLIES**

L'offensive de la 1ère D.M.I. courrait le risque d'être enrayée si les Allemands n'étaient en temps voulu chassés des hauteurs du Coudon d'où, à 700 mètres d'altitude, ils dominent le

champ de bataille et au pied desquelles ils ont renforcé leurs lignes et installé leurs P.C. avancés. L'arrivée anticipée, grâce aux rotations rapides des convois entre la Corse et les plages de débarquement, du Général MAGNAN commandant la 9ème Division Coloniale et d'un de ses Régiments, le 6ème Régiment de tirailleurs Sénégalais va permettre au Général de LATTRE d'écarter ce danger. Il met à la disposition de la 9ème D.I.C. :

- les commandos d'Afrique qui viennent déjà de s'illustrer en prenant d'assaut la batterie de côte des Mauvannes et auxquels il confie le soin d'enlever le Coudon,
- un détachement blindé (Sherman et M5) du 5ème Régiment de Chasseurs destiné à s'intégrer dans le Groupement tactique que le Colonel SALAN, commandant le 6ème R.T.S., doit conduire à Toulon en contournant la montagne et en s'emparant au passage de Solliès-Pont, Solliès-Ville, La Farlède et La Valette.

Ces décisions sont notifiées le 19 août ; les transports des unités d'infanterie intéressées commencent à s'opérer de nuit par navettes de camions GMC à travers le massif des Maures. Au petit matin du 20, sans aucune préparation d'artillerie, le 2ème bataillon du 6ème R.T.S., escorté des chars et d'une section de la compagnie de canons, descend des collines masquant Pierrefeu, cinq kilomètres au nord-est de Solliès-Pont, et se fraie vers ce premier objectif un chemin dans un terrain planté d'arbres et coupé de talus et de fossés ; à mi-parcours, il se heurte à de très vives réactions adverses mais n'en poursuit pas moins sa progression jusqu'au hameau des Laugiers sur lequel les obusiers de la C.C.I. et les 75 des Sherman ont ouvert le feu. Dans l'après-midi, cette artillerie est renforcée par une autre section de la C.C.I. et surtout par le 3ème groupe du Régiment d'Artillerie Coloniale du Maroc dont les unités s'engagent au fur et à mesure de leur arrivée en neutralisant les hauteurs. A la faveur de ces neutralisations, les quartiers est de Solliès-Pont (la gare, le château) sont conquis ; la situation reste cependant inconfortable tant qu'en arrière plan Solliès-Ville, véritable nid d'aigle, et le mamelon voisin de la chapelle Notre-Dame ne sont pas tombés entre nos mains. Le 3ème bataillon reçoit l'ordre d'attaquer ces positions le lendemain 21 août ; amené par GMC, il a au cours de la nuit gagné par des sentiers ses bases de départ. Son attaque est précédée d'une intervention de la C.C.I., puis immédiatement avant l'assaut d'une concentration de 13 minutes du 3/R.A.C.M. suivie d'un barrage sur des sommets plus élevés, effectué par des 155 américains. Dès que les tirs s'y reportent à distance de sécurité, et sans attendre que soient dissipées les fumées de la concentration, les tirailleurs s'élancent dans le village ; ils s'en rendent maîtres au corps à corps mais s'y trouvent encerclés par une contre-attaque ; pour dégager la compagnie de tête il faut faire appel à une autre compagnie du bataillon tandis que la troisième, sous les bombardements, occupe la crête Notre-Dame. A 11 heures, le village et ses abords sont

débarrassés de leurs occupants allemands, tous membres selon les dires des prisonniers d'une organisation nazie incorporée dans la Luftwaffe.

Au moment où s'achèvent ces combats, les commandos n'ont pas encore atteint les plus hauts sommets du Coudon ; la conquête du fort de l'Est qui le couronne et a été préalablement crevassé par les pilonnages de notre Flotte, va faire à 17 heures l'objet d'un exploit sportif (escalade d'une muraille de 8 mètres de haut surplombant la falaise) ; elle serait obtenue à bon compte si le Commandant de l'ouvrage, avant de se rendre en nous livrant 85 prisonniers, ne lançait une fusée pour déclencher un tir de représailles frappant indistinctement assaillants et défenseurs. L'occupation du Coudon et de Solliès-Ville s'ajoute en tout cas à celle de Solliès-Pont que, le matin, le deuxième bataillon, libéré d'une partie des menaces pesant sur lui, a complètement nettoyé. Ce n'est pourtant qu'une entrée en matière.

### DE LA FARLEDE A LA VALETTE

Le détachement blindé mis à la disposition du Colonel SALAN a, au matin de ce 21 août, manifesté l'intention de poursuivre sur sa lancée sa course vers La Valette. Les éléments de tête du deuxième bataillon l'ont aidé à déboucher et un peloton de chars légers M5, plus rapide que les fantassins, en a profité pour s'infiltrer dans La Farlède, 3 kilomètres au sud de Solliès. Plus gênés que les M5 par les coupures et les destructions opérées au cours du repli de nos adversaires, les chars moyens Sherman n'ont pu suivre le même chemin et, laissant ce soin à l'Infanterie, ont contourné le village infesté de nids de résistance. Pendant cette manoeuvre, l'artillerie ennemie s'est acharnée sur eux, n'hésitant pas à tirer en même temps sur ses propres lignes alors qu'elles étaient dépassées. A 17 heures, neuf Sherman avaient été anéantis ou immobilisés et trois chefs de peloton mis hors de combat ; le Capitaine commandant l'escadron a alors "recomplété les équipages et reconstitué deux pelotons avec les huit chars intacts". Rejoint par les M5 et sans attendre que la traversée de La Farlède lui soit ouverte, il a réussi à se dégager et à foncer sur son objectif ; à la tombée de la nuit, il signale par radio "qu'il a pénétré dans La Valette et que le peloton de M5 à Toulon est en train de reconnaître les abords du fort d'Artigues". Les moyens dont dispose le 6ème R.T.S. pour prendre possession derrière les chars d'un terrain hérissé d'obstacles et soumis à des feux meurtriers, sont maintenant abondants. Aux forces déjà engagées sont venues s'ajouter d'autres formations appartenant au Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc, équipé de scout-cars, d'auto-mitrailleuses et de chars légers, et au Régiment Colonial de Chasseurs de Chars uniformément doté de tanks destroyers. Dans les journées du 21 et du 22, ce sont encore néanmoins le 2ème et le 3ème bataillons qui, dans un enchevêtrement d'actions fragmentaires, supportent



tirailleurs sous le feu de défenseurs bien abrités, les fossés larges et profonds puis les remparts (m... à Vauban). En renvoyant l'affaire au lendemain, le Colonel SALAN s'en remet à ses artilleurs. Le fort Sainte-Catherine qui s'est rendu la veille, permet à ces derniers non seulement d'aménager un observatoire latéral à 700 mètres de l'objectif, mais aussi d'installer des pièces destinées à effectuer du tir direct à cette courte distance. Le 3/RACM n'a pas manqué dans l'après-midi du 24 de saisir une telle occasion en dépit des difficultés et des risques de l'opération à réaliser avec un matériel encombrant exigeant pour sa mise en place des cheminements par des passages étroits exposés aux coups de l'adversaire ; deux de ses obusiers ont à 18 heures, de cette position avancée, couvert le repli de la compagnie d'assaut ; affranchis de la dispersion, leurs tirs se sont révélés d'une exceptionnelle précision et d'une remarquable efficacité. Il en est tenu le plus grand compte dans le plan de feux que le chef d'escadron BOURGOIN, commandant en second le groupe, établit pour la journée du 25. BOURGOIN (promo 19 spéciale), ingénieur en chef des ponts et chaussées et membre de l'Assemblée consultative provisoire où il représente les Français d'Indochine, dispose d'un plan détaillé du fort d'Artigues qu'on vient de lui procurer. Avec la collaboration de GUAYDIER (promo 30), il repère les points faibles de l'ouvrage et sélectionne les munitions les mieux adaptées à chaque section qui se trouve auprès de lui à Sainte-Catherine ; il invite la première, aux ordres de notre camarade GENTHON (promo 36) à le rejoindre également. Dans cette nouvelle formation, les bombardements se poursuivent toute la journée, les pilonnages à longue portée alternant avec les tirs directs que chaque pièce de la 7ème batterie exécute individuellement sur sa propre cible. A 17 heures le fort, écrasé de coups bien ajustés, est noyé de fumées ; ses occupants ne réagissent plus ; "dans les casemates éventrées les incendies font rage et les dépôts de munitions explosent par saccades". La découverte d'un câble téléphonique sur lequel un de nos officiers de transmission branche à tout hasard un appareil, offre au Colonel SALAN la possibilité d'exploiter la situation ; il met le commandant de l'ouvrage en demeure de capituler faute de quoi ses hommes seraient massacrés jusqu'au dernier ; les conditions posées sont acceptées, la reddition a lieu le lendemain 26 août à 8 heures ; elle nous livre 27 officiers, 400 hommes de troupe valides et 70 blessés immédiatement évacués. Tendant son revolver au Colonel SALAN, son vaincu lui déclare : "Vos artilleurs nous ont fait beaucoup de mal", et rend ainsi hommage au 3/RACM comprenant parmi ses cadres, outre BOURGOIN, GUAYDIER et GENTHON, trois autres camarades : GRISEL (34), SALIN (35) et le plus jeune, BRAUER (41), officier orienteur du groupe.

Au 6ème R.T.S., à la compagnie de canons que j'ai l'honneur de commander, nous sommes trois polytechniciens. Blessé le 23 août, DUBOST sera évacué, mais DAUBOS (41) reste chef de la 3ème section. Compagnon d'évasion de BRAUER et ROUGÉ, il a en janvier 1943 été

incarcéré avec eux à Gérone, puis sorti de prison grâce aux interventions d'amis français résidant en Espagne, il a rejoint Barcelone où j'ai fait sa connaissance. A son arrivée au Maroc, étant le seul de ses cocons à avoir comme engagé volontaire en 1939, reçu la formation d'officier d'artillerie, il a pu sans passer par Cherchell prendre le commandement de sa section. A la bataille de Toulon, de Solliès-Ville à La Valette, il accompagne, au plus près sous le feu, les compagnies de tirailleurs du troisième bataillon. Quelques mois plus tard en Alsace il sera grièvement blessé (amputation d'une jambe) et devra quitter ses hommes dont il est très aimé, leur laissant de lui un prestigieux souvenir.

### **LES DERNIERS EPISODES DE LA BATAILLE**

La reddition du fort d'Artigues est l'un des derniers épisodes de la bataille ; ce n'est pourtant ni le plus tragique ni le plus spectaculaire. Presque partout les Allemands se défendront avec acharnement tandis que de notre côté s'effectuera la relève des unités de la 3ème D.I.A. destinées à parachever l'occupation de Marseille, et de la 1ère D.M.I. lancée sur Lyon en remontant la vallée du Rhône, par les éléments de la 9ème D.I.C. débarquée maintenant en totalité. Ainsi sont engagés le 4ème R.T.S. et le 13ème, dont le Capitaine ROBERT (promo 31) commande la compagnie de canons, et pour les appuyer, les deux premiers groupes du RACM qui viennent de rejoindre le troisième, ainsi que le RAC/AOF.

La conquête de la presqu'île du Mourillon, parsemée de champs de mines, met à l'épreuve le troisième bataillon du 4ème R.T.S. et n'aboutit que le 26 août en fin de matinée grâce aux tirs de notre artillerie dont les observateurs se sont installés au fort Lamalgue à moins d'un kilomètre de leurs objectifs. L'ennemi ne se rend qu'après avoir subi de fortes pertes (80 tués et 80 blessés), nous livrant 8 officiers et 378 hommes de troupe encore valides, mais l'affaire se termine par la macabre découverte "dans une fosse fraîchement creusée" des cadavres de cinq civils. Trois d'entre eux sont identifiés comme étant les corps de trois de nos camarades ingénieurs du génie maritime : LAVRUT (promo 30), GOBERT (36) et SEEUWS (39). Ces camarades ne font pas partie de nos forces armées ; pour aider cependant celles-ci à prendre contact avec les occupants de l'arsenal, ils sont dans des circonstances mal connues partis la veille, les mains nues, en reconnaissance ; arrêtés par une patrouille allemande, ils ont sans jugement, même sommaire, été passés par les armes.

Plus que le Mourillon, le fort de Malbousquet va coûter de lourdes pertes au 4ème R.T.S. ; son attaque sera en dernier lieu confiée sous la direction du Colonel BOURGUND commandant le régiment, au bataillon du Lieutenant-colonel GUFFLET, frère de notre camarade tué à Bir

Hakeim, mais comme à Artigues ce seront des concentrations d'artillerie qui obligeront les défenseurs à capituler et feront tomber entre nos mains la garnison grossie de nombreux fugitifs réfugiés dans l'ouvrage : au total 45 officiers, 1450 sous-officiers et soldats valides, 170 blessés et 200 civils. Pour effectuer le pilonnage final la compagnie de canons régimentaires et le premier groupe du RACM viendront prêter main forte au deuxième groupe du 67ème R.A.A. que l'A.D. de la 3ème D.I.A., commandée par le Général BESANÇON (promo 19 spéciale) n'a pas encore retiré de Toulon. Ainsi ce dernier groupe aura de bout en bout participé à la bataille depuis qu'après avoir écrasé de coups "la poudrière Saint-Pierre", il a aidé le bataillon de choc à s'emparer du mont Faron ; trois polytechniciens y jouent un rôle primordial : THEVENON (promo 30) chargé à l'Etat-Major de répartir les tirs demandés par le D.L.O., MALLET (35) commandant la 6ème batterie et GENAY dont la réputation continue à se fonder sur de nouveaux faits d'armes. Deux mois plus tard dans les Vosges, GENAY sera tué sous les yeux de MALLET.

Il ne sera pas le seul de nos camarades combattants de Toulon à subir ce sort. Ce sera également, devant Giromagny, le cas de MESSAGER, artilleur de la 1ère D.F.L., et la petite équipe des évadés de la promo 41 paiera elle aussi son tribut en la personne de GOURIO qui, arrivant au Maroc, s'était enrôlé dans le RICM. Reprenant contact avec les Allemands dans la boucle du Doubs, GOURIO tombera à la tête de son peloton d'automitrailleuses, mort pour la France sans avoir pu très probablement revoir ses parents ni reprendre pied dans notre Ecole dont un Conseil de discipline l'avait exclu, mais qui lui doit aujourd'hui une parcelle de gloire.

**Jean DEBAY**

**Promo 31**

essentiellement le poids de la bataille. Les chefs de section de la C.C.I. suivis de près par leurs pièces qui changent de position après chaque tir, tant pour se soustraire à la contre-batterie que pour s'adapter aux besoins, se déplacent auprès de commandants de compagnies ; la 3ème section est depuis la prise de Solliès-Ville à la disposition du 3ème bataillon, mais celui-ci, chargé le 22 août de l'effort principal, bénéficie dès lors de l'appui beaucoup plus important du 3/RACM dont les observateurs viennent s'installer sur un mamelon (cote 206) que n'ont pas encore libéré ses défenseurs. Ainsi notre artillerie prend-elle une part active aux combats, non sans qu'il lui en coûte d'assez lourdes pertes : le 21 août, la 9ème batterie a été pilonnée et a perdu 5 tués, 6 blessés et un de ses quatre obusiers de 105 ; le 23 août à la pointe du jour, c'est le tour de la 2ème section de la C.C.I. d'être à l'épreuve ; pour protéger devant La Valette le P.C. du Colonel SALAN, elle est autorisée par ce dernier à ouvrir le feu en tir direct sur deux 88 allemands qui, de la colline du Touar, objectif de la 1ère D.M.I., n'ont cessé de nous harceler la veille ; les 88 ripostent ; touché à l'aisselle par un éclat, le chef de section n'en continue pas moins jusqu'à ce que l'ennemi soit réduit au silence, à diriger la canonnade de ses deux pièces puis leur fait évacuer les lieux après avoir tiré une centaine de coups ; l'engagement se solde malheureusement par plusieurs blessures, dont celle de notre camarade le lieutenant DUBOST (promo 39) qui, affecté à la compagnie peu avant le débarquement, s'est dépensé sans compter depuis le début des opérations.

### LE FORT D'ARTIGUES

Le 23 août, le premier bataillon du 6ème R.T.S. s'intercale entre les deux autres, et tous trois, épaulés par les automitrailleuses du RICM et les T.D. du R.C.C.C. pénètrent dans La Valette. L'occupation de cet arrondissement de Toulon où le contact est repris avec les Sherman du R.C.A., sert d'ouverture à la troisième phase de la bataille que le Général de LATTRE intitulera : "phase de réduction définitive des défenses intérieures". Les défenses en cause ne constituent plus, comme la ceinture extérieure, une ligne dont la continuité serait assurée par le soutien mutuel qu'elles se prêteraient et par la présence de forces complémentaires dans leurs intervalles ; elles sont faites d'ouvrages isolés bien que proches les uns des autres, condamnés à tomber tôt ou tard ; la solidité de leur contexture est cependant telle qu'il serait illusoire de chercher à les réduire sans l'intervention massive d'une puissante artillerie. C'est le cas du fort d'Artigues adossé au mont Faron et dominant de son imposante stature la voie ferrée traversant la ville. Précédée seulement d'une concentration de 10 minutes du 3/RACM que renforce un groupe du "Régiment d'Artillerie Coloniale d'A.O.F.", une attaque de ce fort échoue le 24 août ; parvenu à 30 mètres du mur d'enceinte, l'officier auquel le chef de bataillon blessé a cédé sa place, est obligé de reconnaître l'impossibilité de faire franchir à ses